

Les Lilas T.1

*Une parenthèse
dans ta vie...*

Du même auteur

En autoédition :

- Il n'y a pas d'ombre sans lumière (Les Lilas T.2) [2017]
Ces oiseaux qu'on met en cage [2017]
Tout va bien, je t'aime (Les Lilas T.3) [2017]
Te revoir à Penn Avel [2018]
Quoi qu'il nous en coûte (Envers et contre tout T.1) [2018]
Quoi qu'il advienne (Envers et contre tout T.2) [2019]
Les Lilas – l'intégrale [2019]
Plus douce est la vengeance [2019]
Ne lui dis pas qu'il me manque [2019]
Nos peines indicibles [2020]
C'est la pluie qui fait grandir les fleurs [2021]
Le bonheur se moque bien des saisons (Nos différences T.1)
[2022]
Un pont entre nos deux mondes (Nos différences T.2) [2022]
Comme le jour et la nuit (Nos différences T.3) [2023]

En édition traditionnelle :

- À tes souhaits (recueil de nouvelles) en tant que coauteur
chez Something Else Edition [2020]
- Le Trésor de l'ultrasensibilité (avec Alban Bourdy) aux
éditions Ellebore [2021]
Pardonne à la vie, aux Éditions Hauteville [2023]

Les Lilas T.1

*Une parenthèse
dans ta vie...*

Marjorie Levasseur

Roman

Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivants du Code pénal.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Imprimé en France

Droits d'auteur © 2016-Marjorie Levasseur

Tous droits réservés.

Dépôt légal : Novembre 2023

ISBN-13 : 979-10-424-1201-2

Editeur : Marjorie Levasseur

Illustration couverture : Guillaume Levasseur

Quand j'étais petite fille, la vieillese avait pour moi le visage souriant de ma grand-mère. Elle avait ce don de toujours comprendre quand j'allais mal, quand bien même je lui affirmais avec aplomb que tout allait bien...

Mes copains d'école se moquaient de moi parce que je préférais passer mes dimanches en compagnie de Mamie Francine plutôt qu'avec eux, à la piscine de la commune voisine.

Je me suis toujours sentie à part, j'avais l'impression de ne pas être comme tout le monde. Mais Mamie Francine me disait toujours :

— Tu sais ma cocotte, moi je suis fière d'avoir une petite fille hors normes. Au fond, c'est quoi être normale, ma Clémence ? Faire comme tout le monde ? Rentrer dans le moule sans faire de vagues ? Être le mouton qui suit le troupeau ? Tu es différente, oui et c'est pour ça que je t'aime tant ma cocotte. Tu es rare et précieuse et tu as un cœur en or. Tu ne juges jamais personne parce que tu sais ce que c'est d'être jugée. Tu t'inquiètes plus des autres que de ton propre sort. Pour l'amour du Ciel, ne change jamais ma puce !

*
* *

Mamie Francine est décédée des suites d'un cancer de la gorge, le jour de mon dix-huitième anniversaire. Elle avait passé les dernières semaines de sa vie dans l'unité de soins palliatifs de l'hôpital de notre ville. J'ai fait la connaissance de soignants formidables dans ce service,

pleins d'empathie et de générosité, qui ont été là aussi bien pour Mémé Francine que pour moi.

Alors que la mort de Mémé me laissait dans le désarroi le plus complet, je pris alors la plus grande décision de ma vie : je prendrais soin de toutes les grands-mères du monde...

1 — Les Lilas

Quand on demandait à Clémence où elle travaillait et qu'elle répondait invariablement, « Aux Lilas », en expliquant qu'il s'agissait d'une maison de retraite, la majorité des gens lui rétorquaient souvent qu'ils ne comprenaient pas pourquoi la plupart des établissements pour personnes âgées portaient un nom de fleurs. *Lorsque l'on pense à une fleur, nous vient à l'esprit, la fraîcheur, la beauté, la vie ! Rien à voir avec les vieux !* lui disait-on.

Je ne suis pas d'accord, répondait Clémence. *Les personnes âgées ont pris vie, un jour, elles ont grandi, mûri, ont été, et le sont encore, belles, épanouies, puis, comme les fleurs, elles se fanent peu à peu. Elles ne sont tristes et aigries que lorsqu'on ne prend pas soin d'elles, tout comme les fleurs quand on ne leur donne pas d'eau.*

*
*
*

L'E.H.P.A.D. Les Lilas était une bâtisse de deux étages, datant de la fin des années 1970. À l'époque créée sous l'appellation de maison de retraite, elle avait été rénovée à plusieurs reprises pour satisfaire aux exigences de sa nouvelle qualification. L'établissement était désormais un lieu d'hébergement médicalisé, où se côtoyaient le personnel administratif, les agents de service, les auxiliaires médicaux, le personnel soignant et, bien sûr, les soixante-quatre résidents.

Résidents, c'est ainsi qu'on dénommait les personnes hébergées aux Lilas, car, comme la direction se plaisait à le dire à leur arrivée dans les lieux, l'E.H.P.A.D. Les Lilas était désormais leur nouvelle demeure. Leur chambre était leur

«chez-soi», et elles pouvaient la décorer et l'aménager à leur guise.

Quand des visiteurs pénétraient aux Lilas, ils étaient submergés, dès le hall d'entrée par les effluves de produits désinfectants, parfumés au citron, dont les râleuses, mais toujours souriantes, agents de service, badigeonnaient copieusement les sols.

À la gauche du hall, ouverte sur un large couloir, se trouvait une petite salle commune remplie de quelques chaises pliantes et fauteuils plus confortables, où trônait sur le mur un écran de télévision géant de 121 centimètres, qui était toujours réglé sur un volume assourdissant, la plupart des résidents ayant perdu une bonne partie de leurs facultés auditives.

Plus loin, on trouvait une grande salle où se réunissaient les résidents pour prendre leurs repas à heures fixes, mais qui était aussi utilisée lors d'activités plus ludiques comme les ateliers Mémoire, les jeux de société, les anniversaires...

Malgré l'aspect suranné des lieux, tout avait été pensé et rénové pour améliorer le confort et la qualité de vie de cette petite fourmilière. Personnels et résidents s'y côtoyaient, la plupart du temps, dans la bonne humeur, composant avec les personnalités de chacun.

*
* *

Ce matin du 24 juin 2015, Madame Roulot, directrice des Lilas, ne savait plus où donner de la tête. C'était le branle-bas de combat aux Lilas. L'entrée d'une nouvelle résidente était prévue aujourd'hui et une épidémie de gastro-entérite avait décimé une grande partie du personnel soignant. La chambre 21, libérée depuis peu à cause du décès d'un résident, n'était pas prête pour accueillir la nouvelle venue, une nouvelle résidente dont le

dossier, qui plus est, la mettait mal à l'aise : une grosse fortune, mais des changements d'institution à répétition, motivés par des raisons pas toujours très claires. Malheureusement, la situation financière actuelle des Lilas ne permettait pas de refuser cette rentrée d'argent, sans compter que cette personne était la première sur la liste d'attente et que son dossier avait été accepté par sa hiérarchie.

Les meubles de la dame étaient encore entreposés dans un local et ceux de l'ancien résident n'avaient pas encore été récupérés par la famille du défunt. Anthony Lopez, l'agent de maintenance qui devait s'occuper de l'aménagement de la chambre, venait de devenir papa et avait décrété qu'il prenait dès à présent son congé paternité.

Tout aurait pu se passer dans les meilleures conditions avec un peu d'organisation et d'autorité, mais voilà... Madame Roulot était dépassée. Elle n'avait pas osé dire non à Anthony, car elle lui avait promis, quelques semaines auparavant, que si le bébé pointait le bout de son petit nez en avance, elle l'autoriserait à profiter de son congé un peu plus tôt, *Diable, elle n'était pas un monstre !*

Non, Eugénie Roulot était loin d'être un monstre, c'était même la crème des crèmes, aux dires de ses employés. Elle était très gentille, trop gentille. De l'avis de certains, elle n'avait pas les épaules pour diriger une structure de cette importance : « trop molle, trop influençable » disait-on, « aucune autorité, trop fragile. »

Fragile, Eugénie Roulot l'était sans nul doute. Sans cesse tiraillée entre les grands pontes propriétaires de l'établissement qui lui demandaient de limiter les dépenses, en commençant par celles liées au personnel, et le personnel lui-même qui voulait qu'elle embauche davantage, elle tentait tant bien que mal de

ménager la chèvre et le chou. Mais ses tentatives étant vouées à l'échec ; elle se retrouvait souvent au cœur de la tourmente et s'effondrait tel un château de cartes. On ne comptait plus ses innombrables arrêts maladie pour dépression.

Eugénie Roulot n'aurait jamais dû atterrir à un tel poste. Gérer un budget de cette importance, diriger du personnel, prendre des décisions, tout cela n'était pas dans son tempérament. Elle avait obtenu ce poste grâce à son père qui avait fait jouer ses relations et mis quelques billes dans le projet d'E.H.P.A.D. Eugénie avait bien sûr suivi des études de gestion et d'administration, mais elle n'avait jamais eu l'étoffe pour occuper le poste de directrice. En dépit du bon sens, elle l'avait accepté, pour faire plaisir à son père. Depuis son décès, la situation d'Eugénie Roulot au sein de la direction de l'E.H.P.A.D. était sérieusement compromise et elle jonglait pour sauver les apparences.

En désespoir de cause, pour assurer sans encombre l'arrivée de cette nouvelle résidente, elle savait qu'elle n'avait pas le choix, elle devrait rappeler une des filles sur ses repos. Madame Roulot étudia le planning de plus près et décida d'appeler en priorité l'une de celles qui avaient deux jours de repos d'affilée. Elle fit glisser son index parfaitement manucuré sur la feuille A3 et trouva ce qu'elle cherchait : Clémence Alexandre. Elle prit la liste du personnel avec leurs coordonnées, saisit le combiné du téléphone et composa fébrilement le numéro de Clémence...

2 — Clémence

À travers les persiennes des vieux volets pliants en alu de la chambre, les premiers rayons de soleil s'infiltrèrent, éclairant le lit de Clémence où le petit corps endormi de Paupiette reposait, lové contre celui de sa maîtresse.

L'été s'était annoncé quelques jours plus tôt et là, dans le petit trois-pièces sous les toits de Clémence, une chaleur étouffante commençait à se faire sentir. Le radio réveil affichait 8 h 37, mais aujourd'hui l'alarme ne s'était pas enclenchée. Nous étions mercredi et le second jour de repos de Clémence s'annonçait, comme le premier, calme et ensoleillé.

Sentant les rayons du soleil lui chatouiller le poil, Paupiette s'étira de tout son long en faisant ressortir ses griffes et poussa un miaulement rauque plein de sommeil. Clémence, qui avait toujours eu le sommeil très léger, ouvrit difficilement un œil tout en pestant contre Paupiette :

— Hum... Paupiette, sale chat, tu as besoin de réveiller tout l'immeuble ? dit-elle.

Pour toute réponse, Paupiette vint se frotter contre Clémence en ronronnant et posa son petit museau humide sur la joue de sa maîtresse.

— Mouais... tu sais y faire hein, crapule, dit Clémence en grattouillant tendrement la petite tête de l'animal.

Deux ans plus tôt, Clémence avait eu un véritable coup de cœur pour le chaton qu'il était alors. Le boucher du quartier avait mis une annonce dans son magasin : sa chatte avait eu des petits et il en restait un dernier à caser. Clémence venait d'emménager dans le quartier. Fraîchement diplômée de l'Institut de

Formation pour Aides-Soignants et intégrant son premier poste, elle s'était dit que cette petite compagnie féline lui ferait du bien. Elle l'avait nommé Paupiette, bien qu'il s'agisse d'un mâle, d'abord parce qu'aucun autre nom ne lui était venu à l'esprit, mais surtout parce que le jour où le boucher le lui avait confié, ce dernier proposait une super promotion sur les paupiettes de veau... Sa relation quasi fusionnelle avec son chat lui valait d'être régulièrement surnommée Colette par Camille, sa collègue infirmière, qu'elle connaissait depuis le lycée. Quant à Paupiette, Camille l'appelait « la purge » depuis le jour où, encore chaton, il avait uriné dans les chaussures hors de prix qu'elle venait de s'offrir pour fêter son premier mois de salaire.

Le charmant duo que formaient Clémence et Paupiette avait donc élu domicile dans ce petit appartement et y partageait depuis deux ans coups de folie et élans de tendresse.

— Tu as faim mon Paupiette ? demanda Clémence en repoussant les draps.

En guise de réponse, Paupiette émit un miaulement de chat affamé et sauta sur le parquet vieilli de la chambre.

Clémence sortit de son lit en bâillant, fit quelques pas et s'arrêta devant le miroir en pied qui trônait au centre de la pièce. Elle passa la main dans sa longue chevelure en bataille et tira la langue à son reflet :

— Tu as une tête de déterrée ma vieille, dit-elle tout haut, on dirait un vieux chiffon qui aurait perdu toutes ses couleurs.

Clémence ne s'était jamais trouvée particulièrement jolie. Sa tignasse bouclée était toujours indomptable, elle n'était pas très grande (1,68 m à sa dernière visite chez le médecin), et elle affichait six bons kilos en trop sur la balance. Elle n'avait de cesse de camoufler ses rondeurs sous des vêtements amples qui

étaient toujours plus confortables que féminins. Même la tenue qu'elle portait pour dormir était trois fois trop grande pour elle : un T-shirt qu'elle avait offert à son père deux ans auparavant et dont l'inscription sur la poitrine disait : « Je suis le papa d'une aide-soignante qui déchire ! ». Son père adorait ce T-shirt et le portait sans arrêt. C'est la nouvelle compagne de ce dernier qui le lui avait rendu, quelques jours après le décès de son père un an plus tôt, en lui disant qu'il aurait aimé qu'elle le récupère...

Clémence poussa un soupir en repensant à lui... Christian Alexandre, l'homme le plus gentil du monde selon elle. Elle aimait son regard si doux quand il lui parlait et qu'il l'appelait « ma princesse ». Elle avait hérité de ses grands yeux noisette-vert, toujours rieurs. C'était d'ailleurs la seule chose qu'elle aimait chez elle, ses yeux.

Elle fut ramenée à la réalité par Paupiette qui se frottait contre ses jambes. Elle abandonna le miroir et se dirigea vers la kitchenette. Au moment où elle se hissait sur la pointe des pieds pour récupérer une boîte pour Paupiette dans un des placards, le téléphone se mit à sonner. Clémence regarda la pendule : 9 h 10... qui pouvait bien l'appeler ?

Elle posa la boîte de pâtée pour chat sur le plan de travail et s'empara du téléphone. En reconnaissant le numéro qui s'affichait, elle hésita à répondre : le numéro direct de Madame Roulot, la directrice des Lilas. Cela signifiait forcément un repos écourté. Malheureusement pour elle, Clémence était trop consciencieuse et aimait trop son travail pour jouer les abonnés absents. Elle décrocha le combiné, résignée...

— Bonjour Madame Roulot, laissez-moi deviner... une défection de dernière minute ?

— Oh, Mademoiselle Alexandre, je suis désolée, mais *réellement*, je vous assure. Je suis au pied du mur, j'ai besoin de

vous !

Sans le savoir, Madame Roulot venait de formuler les mots magiques. Clémence n'avait jamais su dire non à quelqu'un dans le besoin et en prononçant cette phrase, la directrice des Lilas avait touché une corde sensible. Clémence soupira.

— Je vous écoute, Madame Roulot.

— Oh merci, Mademoiselle Alexandre ! Eh bien, vous savez, il y a cette dame qui arrive à 13 h, elle logera dans la chambre 21...

— ... qui n'est pas prête, termina Clémence.

— Oui, c'est ça. Anthony est parti précipitamment hier et...

— D'accord j'ai compris. Vous n'avez personne d'autre sous la main. Je reviens deux ou trois heures aux Lilas, le temps d'aménager la chambre et je peux rentrer chez moi profiter des quelques heures de repos qu'il me reste jusqu'à demain.

— Euh... enfin c'est-à-dire...

Clémence leva les yeux au ciel...

— Autre chose Madame Roulot ? demanda-t-elle.

— Oui, enfin si ça ne vous dérange pas... Je... enfin... je m'inquiète un peu au sujet de cette nouvelle résidente, les circonstances de son arrivée chez nous ne sont pas très claires. J'ai peur qu'elle nous attire des ennuis et... comment dire...

— Vous avez besoin de renfort pour l'accueillir ? demanda Clémence.

Madame Roulot émit un petit gloussement nerveux à l'autre bout du fil.

— Oh, Mademoiselle Alexandre, comme vous y allez ! J'aimerais être sûre que tout se passe dans les meilleures conditions, c'est tout. À deux, l'accueil sera moins formel, cela

la mettra en confiance. Les nouveaux arrivants sont toujours rassurés quand ils voient le visage sympathique et souriant d'un soignant, ajouta-t-elle.

Et vlan ! le coup de grâce, comment voulez-vous dire non après ça...

— Très bien Madame Roulot. Le temps de prendre une douche et je pars. Je peux être aux Lilas dans une petite heure.

— Oh merci Mademoiselle Alexandre, vous me sauvez la vie ! Je vous attends ! répondit la directrice.

Clémence raccrocha. Paupiette la fit sursauter en bondissant sur le plan de travail et en poussant un grognement guttural. Clémence lui sourit.

— Oui mon Paupiette, je ne t'oublie pas.

Elle servit à Paupiette son festin et se dirigea d'un pas résigné vers la salle de bain.

3 — La fine équipe

— Saperlotte ! Mais qu'est-ce que tu fiches encore à traîner tes guêtres ici, petiote, alors que tu es censée être de repos ?

Au milieu du couloir, près d'un chariot de ménage bien fourni, la petite rousse bouclée qui venait de parler fusillait Clémence du regard les poings résolument ancrés sur ses hanches généreuses.

Clémence sourit en entendant la voix chantante de sa collègue et se pencha vers elle pour lui faire la bise.

— Moi aussi Titine, je suis contente de te voir, chuchota Clémence.

Martine Fourcade était agent de service hospitalier aux Lilas depuis près de vingt ans. Originaire des Bouches-du-Rhône, elle avait suivi son mari, Pierre, après la mutation de celui-ci dans un collège de Bourgogne où il exerçait en tant que professeur de français. La cinquantaine bien tassée, c'était la doyenne des employés des Lilas et, en tant que telle, elle considérait « les petites jeunes de la maison » comme ses propres filles. Elle avait d'ailleurs un fils de trente-deux ans, Maxime, « la chair de sa chair » comme elle aimait à l'appeler, son enfant unique qu'elle couvait, comme une poule protégerait ses petits.

La « Maman » du service avait un caractère bien trempé et une répartie sans failles. Elle remettait à leur place ceux qu'elle jugeait trop prompts à la critique, et ce, quel que soit leur statut aux Lilas : direction, infirmières, médecin... Mais elle n'était pas la seule dans l'équipe à dire les choses franchement...

— Mais merde, Clémence ! Tu t'es encore fait avoir par la Roulot, c'est pas vrai !

Sortie de nulle part, Nanou, appelée ainsi par ses collègues et amies, mais dont le nom de baptême était Stéphanie Humbert, aide-soignante aux Lilas, fit son apparition dans le couloir. Jeune femme longiligne aux yeux verts, ses cheveux blonds toujours coiffés en un chignon strict d'où aucune mèche rebelle ne dépassait, Nanou avait toujours le don de surgir au moment où l'on s'y attendait le moins et vous tançait vertement, mais toujours avec le sourire, si vous aviez le malheur de faire un pas de travers.

À vingt-cinq ans, elle était la maman célibataire d'un petit Hugo âgé de quatre ans, fruit d'une liaison tumultueuse avec Pascal, un infirmier dont elle avait fait la connaissance au Centre Hospitalier de Nevers, son précédent lieu de travail. Un « connard de première », selon ses propres mots, qui avait fait l'impasse sur ses obligations de père en s'enfuyant à l'autre bout de la France dès qu'il avait eu connaissance de la grossesse de la jeune femme. Nanou élevait donc seule son petit garçon, abonnée aux galères des jeunes mères célibataires : des fins de mois difficiles et un parcours du combattant pour faire garder son fils avec ses horaires décalés. Lâchée également par ses parents, gênés de voir leur fille unique engrossée à vingt ans, elle ne pouvait pas compter sur eux pour jouer les nounous.

Devenue méfiante vis-à-vis de la gent masculine, elle refusait toutes les invitations de la part des hommes et fuyait les plans drague foireux, initiés par Camille, comme la peste. Martine avait bien essayé de jouer les entremetteuses entre elle et son fils Maxime, mais la réaction de Nanou ne s'était pas fait attendre : *Je t'adore ma Titine, tu le sais bien, mais t'avoir pour belle-mère, ça non jamais !* lui avait-elle rétorqué en riant.

Clémence dit en plaisantant :

— Mais c'est un véritable peloton d'exécution dites-moi ! Il

ne manque plus que Camille pour me faire la morale... mais au fait, où est passé le quatrième mousquetaire ? demanda-t-elle.

— Sûrement encore en train de fumer sa clope en cachette comme d'habitude, dit Nanou. Et dire qu'elle nous pense assez cruches pour croire qu'elle a arrêté de s'intoxiquer à la nicotine depuis trois mois !

Et quand on parlait du loup...

— Mais vous êtes vraiment des vipères les filles ! Mes oreilles ont sifflé à l'autre bout du couloir ! dit Camille. Et non je ne te ferai pas la morale Clémence, dit-elle en se retournant vers son amie. Je pense qu'il y a assez de ces deux harpies pour le faire.

Et elle éclata de rire devant les mines renfrognées de Martine et Nanou.

— Ha... vous verriez vos têtes, les filles ! balança-t-elle. Bon, c'était quoi l'argument de notre chère Eugénie, cette fois-ci ? demanda-t-elle à Clémence.

Et celle-ci lui expliqua par le menu la conversation téléphonique qu'elle avait eue le matin même avec Eugénie Roulot.

— Tu es vraiment indécrottable Clémence ! Ce n'est pas à moi que ça arriverait ce genre de choses... dit Camille.

Effectivement, Eugénie Roulot avait depuis longtemps abandonné l'idée de demander à Camille de revenir sur ses jours de repos. La jeune femme avait été claire dès le départ avec sa directrice et même si elle avait essayé d'en appeler à la conscience professionnelle de Camille, Madame Roulot n'étant pas très douée pour les menaces, elle avait fait chou blanc.

La vie de Camille Leclerc nécessitait qu'elle garde tous ses

jours de repos. Elle était socialement très active. Son agenda était bien rempli : entre les activités de loisirs la journée et ses soirées *speed-dating*. Car même si Camille était une jolie brune aux yeux gris avec un mignon petit nez en trompette constellé de taches de rousseur, elle avait beaucoup de mal à trouver le prince charmant. Clémence et Martine avaient beau lui répéter qu'elle était trop exigeante et que l'homme parfait, selon ses critères, n'existait pas, Camille persistait dans sa quête de l'homme idéal en papillonnant allègrement.

Quand Clémence et Camille suivaient ensemble leur scolarité au lycée, cette dernière avait beaucoup de succès avec les garçons, alors que Clémence, plutôt complexée, restait toujours en retrait, le nez dans ses bouquins. Les choses n'avaient guère changé avec les années si ce n'est que Clémence s'était épanouie dans son travail et que cet épanouissement la rendait lumineuse. Camille avait déjà tenté d'inscrire son amie à des *speed-datings*, mais la jeune femme refusait toujours en prétextant que si un jour elle rencontrait l'homme de sa vie, elle ne le devrait qu'au hasard.

Mais en ce 24 juin, les quatre membres de la fine équipe avaient d'autres préoccupations que leur vie amoureuse. Il y avait une chambre à aménager du sol au plafond et il était hors de question de laisser un des mousquetaires s'occuper seul de cette tâche. Martine, Nanou et Camille décidèrent donc de faire l'impasse sur leur pause matinale pour prêter main-forte à leur collègue.

*
* *

Le déménagement des meubles, qui étaient fort heureusement peu nombreux, leur prit une bonne trentaine de minutes à elles quatre. Quand il ne resta plus que quelques détails à figoler, Clémence dit à ses collègues qu'elle se débrouillerait pour la

suite.

Les filles se retrouvèrent pour la pause déjeuner après avoir aidé les quelques résidents qui en avaient besoin à s'alimenter. À 13 heures, tout le personnel qui avait travaillé le matin même et celui qui venait prendre la relève se trouva réuni dans la salle où se déroulaient habituellement les transmissions. Lors de cette petite réunion qui durait environ une demi-heure, les infirmières et aides-soignantes faisaient le tour de chaque résident pour faire un point sur leur état de santé, leurs humeurs, les éventuels rendez-vous et visites prévus ce jour-là.

L'infirmière coordinatrice des Lilas, Monique Chatoux, évoqua alors la future occupante de la chambre 21, une certaine Madeleine Demizieux, âgée de quatre-vingt-onze ans, qui en était visiblement à sa troisième maison de retraite en l'espace de deux ans.

— C'est une situation apparemment compliquée, commença Monique. Tous les soignants des autres E.H.P.A.D. se sont cassé les dents sur son cas. Certains témoignages parlent d'elle comme d'une affabulatrice, d'autres comme une personne très perturbée, mais personne n'arrive vraiment à cerner le personnage. Et on ignore pourquoi il y a eu autant de changements d'institutions en si peu de temps... Clémence, je crois que c'est toi qui dois accueillir cette dame avec Madame Roulot ?

— Il semblerait bien que oui, répondit Clémence, pas franchement motivée.

— Alors je te souhaite bien du courage, répondit Monique un léger sourire sur les lèvres.